

Alfred-Russel WALLACE : *La Place de l'homme dans l'univers. Études sur les résultats des recherches scientifiques sur l'unité et la pluralité des mondes.* Ouvrage traduit de l'anglais par M^{me} BARBEY-BOISSIER ; avec une introduction par Thomas TOMMASINA. 1 vol. in-8° de 306 pages, Paris, SCHLEICHER frères. Prix : 10 francs.

(1) M. Moisant exprime fréquemment le problème du mal en ces termes : « Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé un monde meilleur ? » Cette formule nous semble, comme à lui, ambitieuse, — et, de plus, équivoque. S'agit-il, en effet, de scruter les motifs de Dieu et de mesurer ses responsabilités, — ou simplement d'écartier une objection à la croyance à son existence ? Si c'est le second sens qui est le vrai, mieux vaut le dire clairement, et poser ce problème, moins ample et plus précis : Y a-t-il une incompatibilité certaine entre l'existence du mal et celle d'un Dieu bon ? Seulement le problème ainsi posé devra être, de toute nécessité, résolu. Son importance est vitale, car il s'agit de croire en Dieu. J'estime d'ailleurs que plusieurs des considérations exposées par M. Moisant serviraient à le résoudre.

La librairie Schleicher n'a pas habitué le public à des publications aussi sérieuses et aussi utiles que la présente ; et il faut la féliciter pour une fois d'avoir mis à la portée des lecteurs français l'ouvrage de sir Russel Wallace sur la pluralité des mondes, paru en Angleterre en 1903. On sait que Wallace est le distingué naturaliste qui formula en même temps que Darwin l'hypothèse de la sélection naturelle. Depuis, l'illustre savant s'est appliqué à résumer les conquêtes récentes de l'astronomie, et à examiner à leur lumière le problème passionnant de la place de l'homme dans l'univers. Sur ce sujet, on a écrit beaucoup de dissertations de rhétorique, depuis le fameux ouvrage de Fontenelle, et sans oublier le *Micromégas* de Voltaire, mais peu de recherches critiques vraiment solides. Au lieu de ces imaginations brillantes, l'auteur nous offre une étude serrée, précise et minutieuse, basée sur les résultats scientifiques les plus indiscutables. Et il expose son opinion avec une bonne foi parfaite, distinguant avec soin le certain du probable et le probable du douteux, marquant exactement les limites de l'induction scientifique et de la rêverie métaphysique. Bref, c'est une véritable étude de philosophie scientifique, au sens que Cournot attachait à ce mot, étude profonde, précise et captivante.

Il faut donc remercier la traductrice de son long travail (rendons à César ce qui appartient à César !), et même M. Tommasina de sa bonne intention. M. Tommasina, dans l'Introduction, a voulu mettre en corrélation la théorie wallacienne du but humain de l'univers avec le principe de la création continue. But louable, loyalement poursuivi, mais imparfaitement atteint, à cause de l'insuffisante information philosophique et historique de M. Tommasina. Cependant le morceau est curieux, ne serait-ce que par les citations des ouvrages antérieurs de Wallace. Bien que d'accord avec Darwin sur la vérité de sa « grande découverte », Wallace fait des restrictions sur sa portée, et sur les conclusions aventureuses que les disciples de Darwin surtout en ont tirées. Il croit n'être pas infidèle à cette « découverte » en admettant un *univers d'intelligence et de volonté*. Partant du principe de la création continue comme d'un postulat scientifique, il démontre scientifiquement, dit M. Tommasina, « l'existence nécessaire d'un Dieu personnel, dont l'activité éternelle est incessamment créatrice et dont la volonté est la loi de l'univers ». Décidément, Wallace n'a rien d'un sectaire ; c'est un savant à l'esprit large et foncièrement philosophique : mais les lecteurs s'étonneront avec nous que la librairie Reinwald ait lancé un tel volume. Serait-ce une évolution ?

Venons à la matière de l'ouvrage. L'auteur connaît bien la littérature de son sujet : prolix et concret comme tous les Anglais, il donne un aperçu agréable des différents essais sur la pluralité des mondes habités ; et, jusqu'au septième chapitre, il condense avec bonheur les résultats de l'astronomie moderne. Peut-être est-il un peu exclusif dans le choix de ses autorités : il prend naturellement son bien chez ceux qui parlent sa langue ; mais que d'auteurs sont logés à la même enseigne ! La science est réellement internationale, et il se passera encore bien du temps avant que les travaux des savants soient vraiment internationaux : la multiplicité des langues est un obstacle presque insurmontable. — A partir du chapitre septième, l'auteur entre dans son sujet, et expose les faits et arguments qui le conduisent à admettre la position centrale de la terre, et la situation privilégiée de l'homme dans l'univers : « Il s'agit de démontrer, écrit-il dans la Préface, si, oui ou non, les résultats variés de la science moderne tendent à prouver que notre terre est la seule planète habitée, non seulement dans le système solaire, mais dans tout l'univers stellaire. Il est évident, disons-le d'emblée, qu'il est impossible de démontrer d'une façon absolue, dans un sens ou dans l'autre, ce que nous avançons. Mais, privés tels que nous le sommes de toute preuve directe, il est rationnel de rechercher les probabilités, et celles-ci doivent être déterminées, non point par nos sympathies en faveur de tel ou tel point de vue particulier, mais par l'examen absolument impartial et sans prévention des faits mis en évidence. »

Le livre n'est pas de ceux qu'un bon résumé dispense de parcourir : il est à lire en entier, en contrôlant toutes les assertions de l'auteur et toutes les attaches de la chaîne serrée de ses raisonnements. On peut dire qu'il renouvelle le problème, qu'il marque une époque dans sa solution, et que désormais il faudra en faire état. De la phase métaphysique, le problème est définitivement entré dans la phase positive, et les lecteurs de Wallace ne supporteraient plus les fantaisies romanesques d'un Flammarion par exemple. Nous recommandons spécialement le chapitre VII : *Les étoiles sont-elles en nombre infini*, question qu'il ne faut pas confondre avec celle de l'infini-tude de l'univers. L'auteur établit que l'univers stellaire est limité par quatre séries d'arguments : 1° le professeur Newcomb montre que si les étoiles étaient en nombre infini, nous recevions d'elles une somme de lumière plus grande que celle du soleil ! — 2° Dans tout l'espace céleste, même dans la voie lactée, il y a des espaces de grande étendue, des fentes, des sillons et des taches circulaires où les étoiles sont, ou tout à fait absentes, ou très rares ou très faibles

d'éclat (voir Herschel, Proctor, etc.). — 3° Les étoiles deviennent de moins en moins répandues dans l'espace : leur nombre, qui suit une progression constante jusqu'à la neuvième ou dixième grandeur, change graduellement ou subitement de la dixième à la dix-septième grandeur. — 4° Enfin, on constate un décroissement parallèle dans la proportion de lumière émise par les étoiles de différentes grandeurs, les plus faibles étant souvent les plus rapprochées de nous. Signalons ensuite le chapitre sur nos rapports avec la voie lactée, et celui sur l'uniformité de la matière et de ses lois dans l'univers. Après, viennent plusieurs chapitres remplis de vues et de faits intéressants sur les conditions de la vie : l'auteur était particulièrement qualifié pour les écrire. Le point culminant du volume est le chapitre xiv, où Wallace montre, en réunissant en faisceau toutes les conditions examinées précédemment, que notre terre est certainement la seule planète habitée de tout le système solaire, et probablement de tout l'univers stellaire. Il n'y a rien d'absurde à affirmer, conclut-il, qu'afin de produire un monde exactement adapté, dans chaque détail, au développement régulier de la vie organique, et ayant l'homme pour point culminant, un univers aussi vaste et complexe que celui qui existe autour de nous ne soit absolument nécessaire.

Wallace considère comme démontrées par les astronomes modernes les conclusions suivantes : 1° l'univers stellaire forme un tout bien lié et fini ; 2° le système solaire situé dans le plan de la voie lactée n'est pas éloigné du centre de ce plan : la terre est donc près du centre de l'univers stellaire ; 3° cet univers est constitué par une matière homogène, soumise partout aux mêmes lois physiques et chimiques. Et il présente comme probables les conclusions suivantes : 1° qu'aucune autre planète que notre terre, dans le système solaire, n'est habitée ou habitable ; 2° que les probabilités sont presque aussi grandes pour qu'aucun autre soleil ne possède de planètes habitées ; 3° que la position presque centrale de notre soleil est probablement permanente, et s'est trouvée spécialement favorable, peut-être absolument essentielle au développement de la vie sur la terre.

Telle est la solution à laquelle nous conduisent logiquement les faits correctement interprétés : « Je maintiens, dit l'auteur, que c'est là une question sur laquelle nous n'avons pas le droit de nous former une opinion *a priori* qui ne serait pas fondée sur l'évidence. Quant à une évidence contraire — ou simplement opposée — à cette conclusion, nous n'en possédons aucune » (p. 296). Wallace a le droit de tenir ce langage décisif, après la droiture scrupuleuse de sa vaste et consciencieuse enquête, puisée aux meilleures sources.

Nous ne pouvons que le répéter en terminant : ce volume est à lire en entier ; un compte rendu n'est destiné qu'à amorcer cette lecture. Nous nous sommes acquitté jusqu'ici de la tâche souvent épineuse de présenter les livres au public, avec assez de franchise et d'impartialité pour qu'on nous croie sur parole. Voyez donc les preuves dans l'auteur lui-même. Une réflexion se présentera naturellement à l'esprit des lecteurs de cette Revue, qui constateront avec plaisir la parfaite conformité de ces vues (absolument indépendantes) avec la solution chrétienne du problème de la destinée humaine. Que nous sommes loin des tirades frissonnantes de la Renaissance italienne et française sur le silence des espaces infinis et l'isolement de l'homme, perdu dans un recoin du vaste univers comme un grain de sable dans l'immensité de la mer, comme un atome dans un grain de sable, moins que cela, comme un raccourci d'atome ! On ne pouvait s'imaginer que cette prodigalité de mondes avait été lancée à jamais dans l'espace sans bornes pour le profit de cet être chétif qu'est l'homme ! Et la pensée religieuse fut un moment désorientée par les visions illimitées que le télescope avait fait surgir, et la conception scolastique de l'univers fermé fut reléguée dans le magasin des antiques... Quel changement s'est opéré en trois siècles dans la philosophie astronomique ! Nous revenons indirectement et par un long détour à la vieille conception du monde demeure de l'homme. La méditation sur l'infini est sans cesse à refaire, à mesure que les sciences progressent : quand tous les faux infinis auront été détruits, Dieu apparaîtra comme le siège unique et ineffable de l'Infini.

F. MENTRÉ.